

SIMONE DE BEAUVOIR  
ÉLISABETH LACOIN  
MAURICE MERLEAU-PONTY

LETTRES  
D'AMITIÉ

1920-1959

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE  
ET ANNOTÉE PAR  
SYLVIE LE BON DE BEAUVOIR

*nrf*

GALLIMARD



LETTRES D'AMITIÉ

1920-1959



SIMONE DE BEAUVOIR  
ÉLISABETH LACOIN  
MAURICE MERLEAU-PONTY

# LETTRES D'AMITIÉ

1920-1959

*Édition établie, présentée  
et annotée par  
Sylvie Le Bon de Beauvoir*

*nrf*

GALLIMARD

*Pour les lettres 28, 30 à 38, 40 à 46, 48, 50 à 58, 60 à 64 de la première partie, Correspondance et carnets de Élisabeth Lacoïn. Zaza (1907-1929), amie de Simone de Beauvoir, collection Espaces littéraires © Éditions L'Harmattan, 2004.*

© Éditions Gallimard, 2022.

## *Introduction*

Dès son enfance, Simone de Beauvoir entretint de fréquents échanges épistolaires avec sa famille, avec ses camarades de classe. Cette habitude allait de soi dans son milieu bourgeois, elle y fut encouragée par l'éducation qu'elle reçut, mais c'est avec une intensité toute personnelle qu'elle la reprit à son compte. Correspondre par lettres fit partie intégrante de sa vie entière, à certains moments ce fut sa respiration même, comme pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque seules ces fragiles feuilles de papier la reliaient à ceux qu'elle aimait, Sartre, Jacques-Laurent Bost. Les « lettres d'amitié », à l'instar des « lettres d'amour », tiennent une place de choix, car une même urgence l'y poussait et elle s'y engageait avec le même sérieux. Rien de surprenant donc qu'avec les deux plus grands amis de sa jeunesse, Élisabeth Lacoïn, dite Zaza, et Maurice Merleau-Ponty, toute séparation, même brève, s'accompagnât d'une immédiate compensation écrite : la poste joue un rôle de premier plan, on envoie des lettres, on attend des lettres, on réclame des lettres, on se désole si elles se perdent. Nous avons la chance d'avoir conservé les envois des trois côtés, ce qui nous permet de publier ici, en les croisant, cent vingt-six lettres échangées pendant neuf ans avec Zaza, de 1920 à 1929, et cent trente-six avec Merleau-Ponty pendant trente-deux ans, de 1927 à 1959. Aujourd'hui que l'art épistolaire, qui avait vaillamment résisté à l'apparition du téléphone, a succombé, tué par l'irrésistible immédiateté de la communication électronique, les correspondances écrites, ces résurrections du passé qui permanent,

qui nous restituent le quotidien dans sa vivante contingence, deviennent plus précieuses que jamais.

Nos jeunes correspondants sont des Parisiens, et des contemporains du début du xx<sup>e</sup> siècle : Élisabeth Lacoïn naît le 25 décembre 1907, Simone de Beauvoir le 9 janvier 1908, Maurice Merleau-Ponty le 14 mars 1908. La même estampille de la formation bourgeoise de l'époque les marque tous trois, une grande retenue préside à leurs rapports : ils se vouvoient, ils ne s'embrassent guère que par lettres. Cela, on le verra, n'exclut pas l'intensité. Mais quelle différence quand nous entrons en lecture ! D'un côté nous pénétrons dans l'univers enfantin de deux petites filles, de l'autre dans l'intellectualité de deux étudiants. Pourtant bientôt ce décalage s'efface, nous restons en présence de trois individualités également exceptionnelles.

Simone connut Zaza de l'âge de dix ans jusqu'à sa mort à vingt et un ans, en 1929. Celle-ci fut sans conteste la grande, l'unique amie, la confidente proche de son cœur, celle qui illumina de sa présence les difficiles années de son adolescence, plus proche que jamais quand elle disparut brutalement, tragiquement. Tandis qu'elle ne fit connaissance avec Merleau-Ponty qu'à dix-neuf ans, en 1927, déjà très avancée dans son combat pour la construction de soi, et leur amitié, certes teintée de forte affection, fut avant tout intellectuelle, et souvent conflictuelle. Par la suite, dans la logique de leur pensée et de leur personnalité, elle connut des hauts et des bas, des ruptures et des recommencements, des affrontements privés et publics, une évolution dont le germe perce nettement dès les débuts de leur relation.

Zaza, on le sait par les *Mémoires d'une jeune fille rangée*<sup>1</sup>, appartenait à une famille nombreuse de la bourgeoisie catholique militante. Elle rencontra Simone au cours privé Adeline Desir, situé à Saint-Germain-des-Prés, qu'elles fréquentaient toutes deux, où des « Demoiselles » corsetées dispensaient un enseignement solide mais de piété étroite. Simone, à dix ans, après une enfance très heureuse quoique parfois rebelle, est devenue une petite fille modèle, soumise à sa mère et aux convenances, quand un jour, au cours, une brunette aux cheveux

1. Dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, elle est nommée Élisabeth Mabile. Voir *Mémoires*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, t. I, p. 83-84.



coupés s'installe près d'elle. Hardie, spirituelle, elle tranche sur le conformisme ambiant : elle tient tête à ses éducatrices et manifeste en tout une vivacité spontanée et irrévérencieuse. La surprise scandalisée de Simone se change vite en attirance et en admiration, elle reconnaît la valeur de Zaza dans ses différences mêmes. Toutes deux aiment les livres, l'étude, et lorsqu'elles se lient, Zaza révèle en outre mille talents inattendus : elle joue du violon, elle réussit pâtisseries et confiseries aussi bien que pirouettes et tours de force. Plus tard elle fait de la bicyclette, de la natation, du cheval, apprend à conduire. Rien de tout cela n'est accessible à Simone. Ce qui bouleverse sa vie, c'est la complicité précieuse qui l'unit à Zaza : elles peuvent « se parler », et ces conversations revêtent à ses yeux un prix infini. En famille, bien sûr, on parle, mais on ne « se parle » pas : ni ses parents ni sa sœur cadette ne sont des égaux. Son cœur s'embrace, l'existence de Zaza lui devient nécessaire : « Ce fut une évidence fulgurante<sup>1</sup>. » Simone s'aperçoit rapidement que son attachement passionné n'est pas partagé par Zaza, qui s'y prête mais sans soupçonner ce que son amie y engage d'elle-même. Qu'importe, connaître l'éblouissement d'aimer lui suffit, elle vit sa première aventure du cœur.

Il ne faut pas s'arrêter au ton conventionnel, presque guindé, de ces lettres du début : le carcan du milieu les enserre. Carcan qui se fait sentir en toutes choses, surtout pour Zaza. En vacances, celle-ci mène au sein du compact bloc familial une vie échevelée, elle n'a jamais une minute à elle, les distractions collectives, obligations plutôt que plaisirs, se succèdent dans une agitation sans répit. Année après année, invitée avec insistance à Meyrignac par Simone, elle ne réussira jamais à y venir. Haute surveillance en douceur mais tous azimuts : les parents lisent leurs lettres et ne se privent pas d'y faire irruption. Chez les Lacoïn, les apartés, les tête-à-tête, le désir d'intimité sont mal vus. Le but de cet encadrement codé ? Décourager l'émergence de l'ennemi : l'individualité. Faire qu'on existe en permanence par et pour le social, par et pour autrui, dans la lumière sans ombre de l'extériorité. Briser cette hérésie : la singularité. Gratifiant dans l'enfance, ce dirigisme du clan devient tyrannique par la suite, et il est très difficile alors, voire impossible, de lui

1. *Ibid.*, p. 87.

échapper, de rompre avec les cadres commodes, le confort, les avantages de la soumission. Il fallait l'exceptionnelle valeur de Zaza pour y résister, pour ne pas consentir à encastrer exactement son être dans le moule préfabriqué qui l'attendait. Encore s'y est-elle usée.

Car les dehors brillants de Zaza dissimulent une fragilité et des blessures intimes. Elle idolâtre sa mère et elle souffre, noyée dans une fratrie de neuf enfants, de ne recevoir d'elle qu'une attention distraite, indifférenciée. Un premier drame inaugure le schéma mortifère qui se répétera à la fin de sa vie : son cœur, son être singulier entrent en conflit avec sa vénération pour sa mère. Or il est impensable de contester l'autorité de celle qui incarne à ses yeux l'idéal des valeurs chrétiennes. À quinze ans, un amour réciproque naît entre elle et un petit cousin, et cette révélation très incarnée la bouleverse corps et âme. Elle projette d'épouser plus tard André, elle rêve ardemment à cet avenir. Cet espoir est fracassé : ses parents interviennent, les séparent, leur interdisent de se revoir. Zaza s'incline, mais elle est malheureuse au point de souhaiter la mort. Simone ignore alors tout de ce drame, elle s'étonne cependant de l'étrange apathie, de la distraction, de l'indifférence de son amie. Celle-ci surmonte lentement sa détresse, mais elle a compris dans sa chair et dans ses os que son destin n'était pas entre ses mains. Zaza, la frondeuse, semble capituler. Elle se persuade que son devoir est de « se dévouer », de vivre pour les autres, et non pour soi, à l'imitation de sa mère, modèle de toutes les vertus. Ce qui la fait exceptionnelle – ses dons, ses talents, sa profondeur, ses scrupules, son acuité – va se retourner impitoyablement contre elle. Sa foi religieuse, ébranlée lors d'une phase de scepticisme, s'affermite et s'intériorise. Autour d'elle on se contente d'une dévotion superficielle, essentiellement sociale et, sous couvert d'une caution surnaturelle, au service d'intérêts bien terrestres – Simone de Beauvoir entend dénoncer ce « faux spiritualisme<sup>1</sup> ». Zaza au contraire vit sa foi religieuse en s'y engageant personnellement, non comme un confort mais comme une exigence, une lutte contre elle-même dans la nuit de l'incertitude. Son milieu invoque à tout propos la volonté

1. *Tout compte fait*, dans *Mémoires*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, t. II, p. 497.

de Dieu, alors qu'en elle, trop souvent Dieu se tait. Sa hantise du péché accentue ses tourments.

Zaza ne quitte pas le quotidien de Simone, mais les complicités anciennes ne suffisent plus à les unir, de l'incommunicable les sépare. Sur chacune une dure solitude se referme, et il ne s'agit pas de la même solitude. Celle de Simone est la rançon du travail de subversion des valeurs qu'elle a, seule, entrepris, des choix qu'elle fait, seule, en s'éloignant d'un milieu qu'elle juge et critique hardiment. Au cours des années 1926 à 1928 elle jette, dans une sorte d'insurrection permanente, les fondements de son entreprise de vivre et de penser. Elle conçoit un avenir libre, rayonnant d'espoirs fous. À l'opposé, la solitude de Zaza provient de son désespoir. La perspective d'entrer en rébellion contre une mère chérie la torture. Lucide, aiguë, elle a depuis longtemps percé à jour les hypocrisies de son entourage conservateur et catholique ; son ironie, sa causticité peuvent être brutales. Mais l'emprise de sa famille pèse sur elle d'un poids énorme – aura-t-elle la force de s'écarter des vieilles ornières, d'échapper au destin qu'elle redoute et qui se rapproche ? Elle a obtenu à grand-peine la permission de poursuivre ses études, et prépare brillamment une licence de lettres classiques, ce dont sa mère s'impatiente : le temps est venu pour sa fille de se soumettre à l'obligation des « entrevues » qui décideront de son mariage, seul avenir possible, hors la réclusion religieuse, pour une fille. Les candidats bien entendu doivent répondre aux critères du clan, et Zaza s'est récemment effrayée de la médiocrité des prétendants de sa sœur aînée. Mme Lacoïn se méfie des « sorbonnards », tous suspects à ses yeux : l'affaire Dreyfus, la séparation de l'Église et de l'État ont clivé durablement la société française. Mme Lacoïn hait les « intellectuels ». Les sacro-saints « devoirs sociaux », c'est-à-dire une suite de vaines corvées, de courses exténuantes, de réunions mondaines, d'insipides bavardages, dévorent les journées de Zaza, qui ne trouve souvent le temps de travailler que la nuit. Poussée à bout, avide d'échapper à l'omniprésence des autres, elle atteint les limites de sa résistance au cours de l'été 1927, quand on veut la contraindre à une excursion grégaire de plus. Elle se décide à un extraordinaire éclat de violence passive : d'un coup de hache, elle s'entame volontairement

le pied<sup>1</sup>. Simone en est pétrifiée d'horreur et d'admiration. Cette année-là, un voile se déchire, les deux « inséparables<sup>2</sup> » abolissent certaines réticences, abordent plus librement et plus en vérité leurs sentiments, leurs inquiétudes réciproques. Un de leurs grands rêves se réalise : Simone est invitée en septembre dans la propriété des Landes de la famille Lacoïn, Gagnepan. Bien que Mme Lacoïn s'efforce d'empêcher les tête-à-tête des deux amies en leur imposant comme chaperon Geneviève de Neuville, une jeune fille bien-sous-tous-les-rapports, c'est un grand bonheur de partager les jours, et les nuits, car pour se parler librement, elles prennent sur leur sommeil. Ce séjour sera suivi d'un second en 1928 : il est piquant d'observer, sur une des photos prises alors, le regard que jette Simone sur Mlle de Neuville.

De son côté, elle se consacre à ses études de lettres et de philosophie. Elle déplore l'esclavage que subit son amie, elle craint chez elle l'excès d'obéissance, le pessimisme, le défaitisme, la résignation. Ne va-t-elle pas abdiquer ? Son obéissance de chrétienne n'est-elle pas excessive ? Avec Zaza, qu'elle sent très loin de ses propres préoccupations, il est impossible d'aborder l'essentiel. Une certaine distance s'est insinuée entre elles. Cela est d'autant plus pénible à Simone que dans sa propre famille, on la traite en coupable, en brebis galeuse, et qu'elle se sent très isolée. Cette distance reste infranchissable : Zaza ne prend aucune part aux conflits intellectuels de ces années cruciales, elle n'est pas mêlée au travail qui se fait en elle. Il y a beau temps que Simone a pulvérisé cette « soumission de l'esprit aux doctrines et aux usages » que son amie avait notée dans son portrait. Elle lui a caché qu'elle lisait des livres défendus, qu'elle remettait en question la morale et la religion. Que depuis longtemps, elle ne croyait plus en Dieu. De tout ce qui lui tient le plus à cœur, de son ambitieuse recherche philosophique, elle ne peut parler à personne.

Pour toutes ces raisons, elle souffre d'une douloureuse solitude quand, à la Sorbonne, elle croise un normalien qui suit

1. Voir Lettre 70, p. 142.

2. Titre donné à la nouvelle rédigée en 1954, *Les Inséparables*, parue aux Éditions de L'Herne en 2020. En 1958, dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Simone de Beauvoir passe de la fiction à l'autobiographie, un choix qui change la perspective, en ancrant l'histoire de Zaza dans la sienne propre.

les mêmes cours, Maurice Merleau-Ponty<sup>1</sup>. En quinze jours de découverte enthousiaste, de fiévreuses discussions, ils se rapprochent : il est l'interlocuteur valable dont elle a désespérément besoin. Pénétrée de l'arbitraire, de la fausseté des valeurs et des conceptions reçues dans son milieu, elle en a fait table rase, mais son exigence va plus loin, elle questionne les fondements du vrai. Aucune doctrine philosophique ne la satisfait, elle se tourmente et s'épuise dans des impasses que ses *Cahiers de jeunesse*<sup>2</sup> restituent. Elle expose ses dilemmes à Merleau-Ponty : il sait écouter. Comme elle, c'est un philosophe de goût et de formation, elle respecte ses jugements, son sérieux, sa rigueur, tout en s'enchantant de sa gentillesse, de sa gaieté, de sa courtoisie et de son affection. Cette amitié prend rapidement une énorme importance, comme en témoigne la « tempête épistolaire » de l'été 1927. Elle s'approfondit à Paris, toute l'année 1928, ils se voient beaucoup, suivent ensemble les cours à la faculté et rue d'Ulm, se reçoivent l'un chez l'autre. Les parents de Simone apprécient ce jeune homme de bonne famille, « rangé », sa sœur s'éprend même de lui, c'est une relation approuvée. Maurice est externe à l'E.N.S., car il n'apprécie pas la vie en « turnes » ni les canulars des normaliens. Il a choisi de vivre en famille, avec sa sœur Monique, sous la coupe de sa mère, à qui il voue un culte. Cela l'éloigne évidemment de ses camarades internes. De toute façon, il n'est proche ni de Jean-Paul Sartre, ni de René Maheu, ni de Paul Nizan, trio à la réputation sulfureuse, mais au contraire des « talas<sup>3</sup> » comme on dit à l'École, c'est-à-dire des catholiques, tel Maurice de Gandillac, qui sont les têtes de Turcs des premiers. Évidemment Simone, qui étouffe dans sa famille, ne rêve que de la quitter et de conquérir son indépendance, s'étonne et même s'indigne un peu : il est si sage, si placide ! Oh ce n'est pas un révolté ! Il prend toutes choses avec un calme, une sérénité, une équanimité qui la scandalisent. Il manque de mystère, il n'a pas ce grain de folie qu'il faut pour la séduire. Lui, devant ses emportements, sourit avec indulgence, mais n'en condamne pas moins son extrémisme. Le goût qu'elle s'est découvert pour

1. Nommé Jean Pradelle dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*.

2. *Cahiers de jeunesse, 1926-1930*, Gallimard, 2008.

3. Argot de normalien : « ceux qui vont-à la messe ».

« la poésie des bars », les quelques sorties où elle s'encanaille effarouchent et irritent Maurice. Une première fracture ébranle l'harmonie de leur entente lorsqu'en avril 1928, au cours d'une retraite à Solesmes, Merleau-Ponty se reconvertit au catholicisme. Simone se sent trahie : sur l'athéisme, advenu d'abord comme expérience vécue à l'adolescente de quatorze ans, puis devenu réflexif, fondement philosophique de sa pensée, elle ne transigera jamais. Penser que nos jours n'aient pas de valeur en eux-mêmes et que l'existence ne soit qu'un acheminement, c'est une erreur et une faute. La volte de Merleau-Ponty, donc, quel désenchantement !

Au début de 1929, ils font ensemble leur stage d'agrégation au lycée Janson-de-Sailly, avec Claude Lévi-Strauss. Cependant, leurs études vont se décaler, puisque Simone, en décidant de contracter ses deux dernières années, est reçue au concours d'agrégation un an avant lui. Dès juin, la faille entre eux se creuse. Les lettres de ce mois-là, celles de l'été, témoignent explicitement de l'antagonisme de leurs tempéraments et de leurs pensées. Elle reproche à Merleau-Ponty sa tiédeur, son acceptation indifférente de tout, sa volonté d'englober le monde entier, amis et ennemis, dans « le même filet d'amour ». Comment peut-il mettre aussi peu de distance entre bonheur et malheur, foi et incrédulité, haine et amour ? Ce neutralisme lui fait horreur, elle le refuse passionnément. Il voit là une blâmable frénésie – le heurt est inévitable. Ni elle ni lui ne céderont d'un pouce.

Ces deux grandes amitiés, jusqu'alors parallèles, vont fusionner en un trio, l'année 1929. Zaza, que Mme Lacoïn veut protéger de « la Sorbonne » – comprenez : de la mauvaise influence de Simone –, a été exilée trois mois à Berlin. Quel Berlin ! La ville effervescente de toutes les libertés, sans soupçon des ténèbres à venir. Pas étonnant que ce séjour, à l'inverse des intentions de sa mère, ait sur la jeune fille ravi un effet émancipateur. Elle en revient en février, affranchie de nombreux préjugés, ayant retrouvé un ardent désir de vivre, une énergie nouvelle. Joyeuse, elle est déterminée à se battre pour échapper au destin qu'on lui prépare. Bien entendu Simone, qui n'est plus désormais *persona grata* chez les Lacoïn, la félicite et l'encourage de toutes ses forces : courage ! qu'elle s'affirme, qu'elle existe pour soi ! Comme elle se plaît à rapprocher ses différents

amis, ordinairement lors de parties de canotage au bois de Boulogne ou de tennis, elle présente l'un à l'autre, au printemps, Zaza et Merleau-Ponty. Tous deux prennent l'habitude de venir l'arracher à la Bibliothèque nationale, où elle travaille son programme d'agrégation huit heures par jour. On connaît la suite : à la grande joie de Simone, ses deux plus chers amis, attirés l'un par l'autre, commencent à se voir sans elle. Zaza n'ose croire au miracle : il semble que le cauchemar, le désespoir se dissipent. Bonheur inespéré, elle aime un homme qu'elle estime et admire, son sentiment pour Merleau-Ponty comble toutes ses aspirations, elle échappera à la fatalité du mariage arrangé. Mais elle tremble : sa famille acceptera-t-elle ce prétendant outsider, normalien, « intellectuel », étranger à leur monde ? En effet, cela ne se passe pas bien. Elle vit son dernier été dans une tension, des affres et des doutes constants, basculant de l'espoir au désespoir, soutenue par la tendresse et la fermeté optimiste de Simone. Car M. et Mme Lacoïn se méfient, ils s'opposent à cette idylle, interdisent à Zaza de revoir Merleau-Ponty, de lui écrire, ils veulent l'exiler en Angleterre. De son côté, Merleau-Ponty refuse de s'engager, atermoie, se dérobe. Zaza écartelée, affaiblie, épuisée, sombre dans l'égarement et la maladie. Au dernier moment, les obstacles semblent s'évanouir, mais il est trop tard. Le 25 novembre 1929, elle meurt, emportée par une encéphalite virale. Au-delà de cette cause objective, n'est-elle pas victime des contradictions fatales tissées au long de son existence ? Elle meurt parce qu'elle a tenté d'être elle-même et qu'on l'a persuadée que c'était un mal, elle meurt d'avoir été exceptionnelle. Cette tragédie a été pour Simone de Beauvoir « une expérience bouleversante et inoubliable<sup>1</sup> », selon ses mots un « assassinat », un « crime spiritualiste<sup>2</sup> ». Certainement elle a contribué à fonder son entreprise philosophique de démystification et à susciter la prise de conscience féministe de la future autrice du *Deuxième Sexe*. « J'ai toujours eu le goût de la vérité et très tôt l'idée que la bêtise et le mensonge tuent. Ça m'est venu avec cette violence peut-être à cause de la mort de Zaza », écrit-elle dans son journal de 1958.

Elle n'aura de cesse de ressusciter son amie, de lui rendre

1. *Tout compte fait*, dans *Mémoires*, op. cit., p. 497.

2. *Anne, ou quand prime le spirituel*, Gallimard, « Folio », 2006, p. 28.

justice, avec tendresse et respect. Elle estimera avoir atteint son but avec les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Avec le temps, au contraire, son amitié pour Merleau-Ponty se brouille, elle lui en veut de sa conduite durant les derniers mois de la vie de Zaza. Elle estime qu'il s'est dérobé, qu'il l'a soutenue avec trop de mollesse, qu'il l'a abusivement sacrifiée à sa propre famille. Peut-être se montre-t-elle alors trop sévère ? Des faits qu'elle ignorait, concernant Maurice et sa mère, seraient impliqués. Mais à l'époque, et longtemps après la mort de Zaza, bien qu'ils aient conservé en apparence des relations amicales, il est certain qu'elle lui en veut, que son cœur s'éloigne de lui. Elle le revoit peu dans les années suivantes, il sort de sa vie. Au temps de la « drôle de guerre », elle le rencontre mais sans chaleur. Tout change pendant l'Occupation et surtout à la Libération, quand l'euphorie de l'époque incite à l'espoir et à la réconciliation. Merleau-Ponty rejoint Simone de Beauvoir et Sartre dans l'aventure des *Temps modernes*, son nom figure au sommaire du premier numéro de la revue, en octobre 1945. Philosophiquement, politiquement, une grande proximité l'unit à Simone de Beauvoir et à Sartre, et l'amitié refléurit. Il écrit sur *L'Invitée* un article chaleureux et, pendant plusieurs années, joue un rôle prépondérant dans le comité de la revue. Mais à partir de 1950, le ciel s'assombrit. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, en 1953, Merleau-Ponty définit le philosophe comme « une présence songeuse » au monde. De quoi faire grincer Sartre des dents. Comment reconnaîtrait-il cette définition pour sienne ? Dans une lettre, il ne mâche pas ses mots : Merleau-Ponty abdique, il se désengage, c'est son droit, mais quand il veut faire de ce choix personnel l'essence même de la philosophie, rien ne va plus. En 1955, Simone de Beauvoir publie un énergique pamphlet : « Merleau-Ponty ou le pseudo-sartrisme ». Cela n'arrange pas les choses. Dans l'article ambigu qu'il consacre à Merleau-Ponty après sa mort, Sartre constate : « Que d'amis j'ai perdus... Ce ne fut la faute de personne : c'était eux, c'était moi ; l'événement nous avait faits et rapprochés, il nous a séparés<sup>1</sup>. » Mais il ne s'en tient pas à cette bénigne explication, il met en cause la pensée de

1. « Merleau-Ponty vivant », *Les Temps modernes*, numéro spécial 184-185, octobre 1961, p. 304.



Merleau-Ponty, l'équivoque de ces « tourniquets » où elle nous entraîne en noria, sans plus en sortir. Cependant, à la fin, tous deux condamnaient sans réserve la guerre d'Algérie et peut-être cette commune opposition portait-elle la promesse d'un accord renouvelé ? En mars 1961, ils se revirent : « Tout est rétabli, tout va recommencer<sup>1</sup> », pensa Sartre en le quittant. Hélas, le 3 mai, Merleau-Ponty mourait.

L'amitié entre Simone de Beauvoir et Merleau-Ponty, poussant ses racines plus avant dans leur jeunesse, réservait peut-être davantage de chances encore. Après la publication des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, il a un geste fort, il lui écrit une lettre, très belle. On la lira ici. Il revient sur les événements du passé, s'explique sur soi, sur ses sentiments pour Zaza. Et il termine en exprimant son désir de la revoir, elle, Simone, elle qui est « une des très rares personnes que je ne discute jamais en moi-même<sup>2</sup> ».

Un autre fait me reste à citer. Lorsque Sartre, le 29 mars 1960, à son retour de Cuba, alors que la guerre d'Algérie exaspérait en France de dangereuses tensions, donne dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, bondé, survolté, une longue conférence sur le théâtre, Merleau-Ponty est présent. Au premier rang, aux côtés de Simone de Beauvoir. J'étais au balcon, introduite par mon professeur de philosophie, je les ai observés : elle, je l'apercevais pour la première fois. Jamais je n'ai oublié comme ils se sont souri, avec quelle chaleur. N'était-elle pas à nouveau la jeune fille qui avait écrit : « Ce qui est merveilleux dans notre amitié, Maurice, c'est qu'elle soit toujours neuve, recréée à chaque rencontre<sup>3</sup>... », n'était-il pas à nouveau le jeune homme qui avait écrit : « J'ai pour vous l'amitié la plus grande et la moins explicable<sup>4</sup> » ? Si la mort n'était intervenue si tôt après, de ce sourire complice n'aurait-il pas surgi un renouveau ?

SYLVIE LE BON DE BEAUVOIR

1. *Ibid.*, p. 372.

2. Voir Lettre 136, p. 443.

3. Voir Lettre 61, p. 367.

4. Voir Lettre 60, p. 366.



*Lettres croisées*

SIMONE DE BEAUVOIR  
ET ÉLISABETH LACOIN

1920-1929



## LETTRE 1

[Paris] samedi 27 mars [1920]

Ma chère Zaza,

Vous me pardonnerez de ne pas avoir encore répondu à votre longue et gentille lettre : je n'en ai guère eu le temps ; aussi j'ai beaucoup à vous raconter.

On a rendu la composition de géographie mardi. Le maximum était 180. Jeanne-Marie Carpozen a été première avec 150. Thérèse Jeoffroy, Denise Dardel, Geneviève Dory l'ont suivie avec quelques autres de la salle blanche. Je suis enfin venue avec 126 sur 180, moyenne de 7 sur 10. J'avais manqué complètement les fleuves d'Alsace. Vous voyez que je n'ai pas été brillante. Marguerite Boulenger a eu 6 avec 108 points et Odette 5  $\frac{1}{2}$  à peu près avec 100. Puis sont arrivées avec des 30 et des 10 Germaine, Geneviève Nicolaï, Pierrelle et Hélène Ducros. Il n'y a rien d'autre de sensationnel au cours.

L'aimable Mlle Boucher nous a aujourd'hui remis les feuilles du chant d'audition : « Les petits ruisseaux ». On va bientôt sans doute commencer les répétitions et pendant que j'y pense je dois vous dire qu'elle m'a chargée de vous embrasser de tout son cœur. J'ai pris l'autre jour à la bibliothèque les *Neiges d'antan*<sup>1</sup>. Je

1. Recueil de Léonce de Larmandie (1877).

trouve ce volume charmant ; j'ai eu beaucoup de plaisir à le lire. Ces temps-ci ce sont les *Enfants célèbres*<sup>1</sup> que je lis et cet ouvrage est fort intéressant.

Vous avez bien de la chance d'être à la campagne car elle est ravissante à ce que vous m'en dites ; cela doit être bien agréable d'être au milieu de toutes ces fleurs. Avez-vous commencé à travailler votre piano ? Je commence à savoir par cœur mon morceau d'audition ; le solfège marche comme toujours le samedi mais on nous a le mercredi remplacé Mlle Solgadi par une maîtresse qui ne nous connaissant pas, aborde des sujets que nous n'avons pas travaillé [*sic*] ou nous fait rabâcher des choses que nous savons parfaitement ce qui est très ennuyeux.

Le temps est au beau ces jours-ci aussi nous faisons de fréquentes stations au Luxembourg.

J'ai vu Lonlon<sup>2</sup> aujourd'hui dans la rue ainsi que Mme Lacoïn. Elle avait l'air ravie de partir vous rejoindre. Je crois que je vous ai raconté tout ce que j'avais à vous dire. Il ne me reste qu'à vous embrasser de tout mon cœur.

Simone

Je suis navrée de ne pas avoir reçu vos fleurs ; je crois que je dois y renoncer. Poupette<sup>3</sup> et maman vous embrassent.

## LETTRE 2

[Paris, fin mars 1920]

Ma chère Zaza,

Vous voyez que je ne suis pas paresseuse ; je vous écris dès aujourd'hui le compte-rendu de la composition, autant que je m'en souviens ; sur le total 100, vous avez 90 ½, Geneviève Sainte-Claire a 96, moi 95. Il y en a une ou deux autres avant vous. Marguerite Boulenger a 85. Il n'y en a que trois du cours d'en

1. *Les Enfants célèbres ou Histoire des enfants de tous les siècles et de tous les pays*, de Michel Masson (1842).

2. Madeleine Lacoïn, sœur cadette de Zaza, née en 1909.

3. Henriette de Beauvoir, sœur cadette de Simone, née en 1910.

haut qui ont dépassé 80. Thérèse Geoffroy a 55 ou 60, je ne sais plus. Je ne vous parle pas des cancre et je ne me souviens pas des autres. Odette bien entendu a été dans les dernières, 37 sur 100. Nicole de Guito est descendue avec nous, malheureusement elle n'a pas pu se mettre dans notre petit coin.

J'ai appris mon morceau d'audition par cœur en 8 jours, aussi pour me récompenser Mlle Boucher veut me faire jouer dans un morceau d'ensemble : elle est bien aimable. J'ai déjà assez de travail, surtout qu'il faut venir à des répétitions supplémentaires ; j'ai protesté avec énergie et maman aussi, et malgré tout ce qu'elle a pu dire, ma plus grande crainte est de ne pouvoir me soustraire à cette cruauté : jouer par cœur un morceau à douze mains !

J'espère que vous vous amusez bien à la campagne. Vous devez être contente de ne plus voir rien que des cheminées. Ne faites pas la paresse [*sic*] vous non plus et racontez-moi dans une longue lettre tout ce que vous faites à la campagne. Par exemple je suis une étourdie, j'ai oublié de vous demander votre adresse et il faut que j'envoie cette lettre rue de Varenne.

Je n'ai plus rien d'autre à vous raconter car il n'y a pas longtemps que je vous ai quittée.

Bons baisers à partager entre Lonlon, Mémaine et les jujus<sup>1</sup>.  
Votre amie

Simone

Thérèse a failli être renvoyée du cours tant elle a été insupportable en étude.

### LETTRE 3

[Paris] Vendredi 2 avril [1920]

Ma chère Zaza,

Je vous remercie de votre gentil « poisson d'avril » car c'est hier que j'ai reçu vos ravissants camélias, votre lilas, vos

1. Germaine Lacoïn, née en 1913, et les jumelles Françoise et Geneviève, dites Bichon et Bichette, nées en 1918.

quelques roses. Ces fleurs m'ont fait un grand plaisir car elles sont ravissantes. J'ai aussi reçu mardi votre lettre et je ferai votre commission à Mlle Boucher le plus tôt c'est-à-dire le mardi de Quasimodo.

Nous avons une composition d'Afrique physique et politique le mardi 20. Malheureusement cela tombe juste le jour du mariage de ma tante<sup>1</sup> et je la ferai en retard. Nous avons fini notre programme de littérature et celui d'« art poétique », nous ne les travaillerons plus de l'année.

Nous avons été hier visiter les reposoirs ; celui du cours était très joli et celui de votre paroisse, ravissant. J'ai lu dernièrement les *Légendes de Fontainebleau* de Mme Julie Lavergne<sup>2</sup> ; ce livre est fort joli je trouve.

Vincent<sup>3</sup> doit être gentil comme tout avec ses petites quenottes ; j'espère qu'il ne s'en sert pas pour mordre comme de ses ongles pour griffer.

L'audition est fixée au 9 mai m'a dit l'autre jour Mlle Solgadi. Vous avez encore du temps pour travailler votre morceau. Est-il joli ?

Allez-vous bien ces temps-ci ? Resterez-vous encore longtemps à la campagne ? J'espère bien que non car vous me manquez joliment. Nous avons à Paris un assez beau temps ; j'espère bien qu'il va durer longtemps.

Je vous embrasse de tout mon cœur ma chère Zaza, ainsi que toute votre famille. Henriette se joint à moi. Présentez mes respects à votre mère.

Votre inséparable

Simone

1. Sa tante Lili, Alice Brasseur, a épousé Alexis Quintin le 19 avril 1920.

2. Paru en 1880.

3. Vincent (Raton), le dernier de la fratrie Lacoïn, né en 1919, filleul de Zaza.



## LETTRE 4

[Gagnepan] *Mardi 13 juillet 1920*

Ma chère Simone,

Hélas rien ne rend paresseux comme les vacances et mon silence est un échantillon de cette paresse. Figurez-vous que dans des beaux projets en rose, je m'étais figuré que je comblerais toutes mes lacunes, que je ferais du piano, du violon et que je m'amuserais malgré cela toute la sainte journée. Mais, quoique nous soyons en Gascogne, dans ce pays où rien ne se passe comme partout ailleurs, les pendules marquent l'heure comme à Paris et le temps passe beaucoup plus vite. Les batteuses commencent à ronronner dans le pays et les champs de blé de la propriété seront fauchés cette semaine. J'en conclus que le chant très classique de la batteuse remplacera pour moi cette semaine les chants très classiques aussi de Bach ou de Mozart. Les jumelles et Raton sont de vrais petits amours et mon filleul fait déjà quelques pas tout seul et trotte à 4 pattes comme une armée de cavalerie. Moi je monte à cheval à peu près deux fois par jour et je fais marcher mon cheval en mesure (c'est un exercice de solfège comme un autre). Les ânes ont en ce moment dans le pays une grave maladie et je me meurs de peur de l'avoir car je m'en sens déjà les premiers symptômes : grand abêtissement et crise d'ignorance prononcée. Faites-vous beaucoup de travail au cours en ce moment et partez-vous de Paris bientôt, je l'espère car avec les chaleurs que nous avons à présent, la rue de Rennes<sup>1</sup> pas plus que la rue de Varenne ne doit être un paradis. La saison des noisettes arrive et nous allons probablement en faire aujourd'hui la cueillette.

Au revoir ma chère Simone, répondez-moi vite je vous en prie.  
Je vous embrasse de tout cœur.

Votre inséparable

Élisabeth

1. Depuis 1919, les Beauvoir habitaient au 71 rue de Rennes, 5<sup>e</sup> étage, dans le VI<sup>e</sup> arrondissement.

## LETTRE 5

Château de La Grillère  
Par Saint-Germain-les-Belles  
Haute-Vienne

Je me trompe : je pars lundi pour Meyrignac, par Uzerche, Corrèze

[La Grillère, août 1920]

Ma chère Zabeth,

Je vous remercie de votre gentille lettre ; comme vous j'ai bien des choses à vous dire.

Je suis dans le Limousin en ce moment, je m'amuse bien avec ma cousine<sup>1</sup>, elle n'a que trois ans de plus que moi aussi nous nous entendons à merveille. Nous faisons de grandes parties de croquet car, dans le parc, qui est immense, il se trouve un emplacement qui est vraiment parfait. Le temps est très beau, nous faisons nous aussi de grandes promenades ; avant-hier nous en avons fait une ravissante à travers bois ; celle d'hier était très jolie aussi ; parfois nous allons à la pêche avec mon cousin.

Je ne travaille pas beaucoup ici, le matin seulement. Je n'ai pas de mon côté écrit encore à ces demoiselles. Pour l'adresse de Thérèse Geoffroy je ne la connais pas, je crois que c'est 5 rue de l'Université, mais je n'en suis nullement sûre.

Vous n'êtes pas aimable avec ce charmant René ; que vous a-t-il fait le pauvre chéri ? Je crois que vous gardez rancune à Mlle Beudon ; il y a de quoi d'ailleurs.

Je lis pas mal ici, mais je couds beaucoup moins ; un livre qui m'a beaucoup plu, c'est *Le Journal de Marguerite*<sup>2</sup>, s'il m'appartenait je vous l'aurais prêté. Des deux histoires de *L'Étoile noëliste*<sup>3</sup>, je préfère « Le fils de l'Allemande », quoique je trouve « Linette et Nilo » bien joli [*sic*]. Et vous ?

1. Magdeleine de Bisschop, fille de sa tante Hélène, née en 1907. C'est son frère, Robert, qui a trois ans de plus qu'elle.

2. *Le Journal de Marguerite ou Les Deux Années préparatoires à la première communion* de Victorine Monnot (1858).

3. *L'Étoile noëliste* est une revue hebdomadaire illustrée catholique pour la jeunesse, plus particulièrement destinée aux filles de six à quatorze ans.

Au revoir ma chère Zaza, je vous embrasse de tout mon cœur, sans oublier Lonlon, Germaine et les deux jumelles que je suis heureuse de savoir en bonne santé. Henriette se joint à moi.

Les amitiés de maman à la vôtre.

Simone

## LETTRE 6

[*Meyrignac*] Mercredi 15 septembre [1920]

Ma chère Zaza,

Je crois décidément que ma paresse n'a d'égale que la vôtre ; voilà 15 jours que j'ai reçu votre grande lettre et je ne me suis pas encore décidée à vous répondre. Je m'amuse si bien ici que je n'en ai pas trouvé le temps. Je reviens de la chasse ; cela fait la troisième fois que j'y vais. Je n'ai d'ailleurs pas eu de chance ; mon oncle<sup>1</sup> n'a rien tué les jours où j'ai été avec lui. Aujourd'hui il a touché une perdrix mais elle est tombée dans un buisson et n'ayant pas de chien, il n'a pas pu la retrouver.

Nous sommes à présent à Meyrignac près de notre cousine Jeanne et de son frère Henri<sup>2</sup>. Celui-ci accomplit de nombreux exploits qui lui valent parfois une bonne fessée. Je lis avec plaisir la correspondance de Mme Julie Lavergne<sup>3</sup> que m'a prêtée ma tante ; je trouve ses lettres d'enfant charmantes et les autres bien intéressantes. J'ai écrit l'autre jour à cette chère Mlle Boucher. Je suis sûre que vous n'avez pas eu cette vertu. Mozart me fait enrager. Je n'arrive pas à le jouer potablement ; du reste je ne travaille pas plus qu'il ne le faut, plutôt moins.

Nous avons ici une chaleur torride, un soleil épouvantable jusqu'à 4 heures du soir. Cela ne nous empêche pas du reste d'aller faire toutes les trois de longues promenades dans les bois. Nous n'avons pas comme vous la chance de nous baigner ;

1. Maurice de Bisschop, propriétaire de La Grillère.

2. Jeanne et Henri de Beauvoir, enfants de Gaston de Beauvoir, frère aîné de son père, nés respectivement en 1909 et 1918.

3. Publication posthume en 1902.

nous nous bornons à patauger quelquefois dans la Brune, un petit ruisseau coulant dans les prés au-dessous du parc.

Y a-t-il beaucoup de fleurs à Gagnepan ? Ici nous n'avons que des roses et encore peu mais elles sont ravissantes et nous en faisons de beaux bouquets. Naturellement les fleurs des champs abondent. Trouvez-vous des champignons dans les Landes ? Il n'y a pas un cèpe ici. Cela ne me prive du reste nullement. Y a-t-il des mûres à Gagnepan ? à Meyrignac nous en trouvons beaucoup ; les haies en sont couvertes aussi nous nous en régaloons.

Au revoir ma chère Zaza ; ne me faites pas attendre votre lettre aussi longtemps que je vous ai fait attendre la mienne. Je vous embrasse de tout mon cœur ainsi que vos frères et sœurs et particulièrement votre filleul.

Mes respects à Mme Lacoïn ainsi que les meilleurs souvenirs de maman.

Votre inséparable

Simone

Tâchez de lire ce gribouillage sans trop de peine.

## LETTRE 7

Haubardin, St Pandelon par Dax [*Landes*]

*Jeudi 31 mars 1921*

Ma chère Simone,

Je suis bien paresseuse de ne vous avoir encore pas écrit ; c'est je crois parce que j'ai toutes mes journées libres que je n'ai le temps de rien faire. C'est aussi la faute des petits cousins avec lesquels nous voisinons beaucoup. Je voulais vous envoyer hier une lettre en même temps que quelques fleurs mais le facteur est arrivé très tôt et je n'ai [*pu*] vous envoyer que la boîte. Tout est couvert de fleurs ici et nous marchons tous les jours sur un tapis de violettes et de primevères ; je voudrais bien pouvoir transplanter une de ces prairies de fleurs rue de Rennes ou plutôt transporter le 71 rue de Rennes à Haubardin ; quel dommage que le temps des fées soit passé. J'ai monté quelquefois à cheval avant l'arrivée de

Pierre<sup>1</sup> mais depuis qu'il est là j'ai retiré mes prétentions. Nous avons été hier passer la journée à Lahontan à 50 km. d'ici chez une vieille tante très gentille. Elle nous a servi un dîner monstre et nous avons joué ou lu toute l'après-midi. Ce Lahontan est un village dont Montaigne était autrefois seigneur et baron : dans ses *Essais* il parle souvent de sa « seigneurie de Lahontan ». Je lis en ce moment *Quentin Durward* de Walter Scott ; c'est très intéressant mais l'auteur fait durer le plaisir et il y a des passages que je trouve un peu longs. Les jumelles et Vincent sont toujours très mignons, j'aurais voulu que vous voyiez leur joie en ramassant dans l'herbe les œufs de Pâques que les généreuses cloches avaient laissés tomber dans le jardin. Je vous quitte pour écrire à papa qui n'arrive que dimanche soir et qui repartira probablement lundi avec nous. Je vous embrasse de tout mon cœur, présentez mes respects à votre mère et ma plus belle révérence à Poupette.

Votre inséparable

Élisabeth

## LETTRE 8

[Paris] avril 1921

Ma chère Zaza,

Je m'empresse de vous remercier des jolies fleurs que nous avons reçues hier, avec quelle joie ! Elles sont encore toutes fraîches. Les camélias surtout sont admirables. Vous avez bien de la chance de pouvoir cueillir des violettes et des primevères. Je n'ai pas la possibilité de le faire car elles ne poussent pas dans les rues de Paris.

Les vacances passent bien vite ; vous devez vous en moquer un peu puisque vous les allongez. Quand comptez-vous revenir ? J'espère que vous allez tous bien. Vous avez grand mérite à cela, si cela est, car vous êtes nombreux !

M. Vincent doit être ravi de se trouver à la campagne. Ne soyez pas trop paresseuse et racontez-moi ses exploits et les

1. Frère aîné de Zaza, né en 1906. Il deviendra trappiste sous le nom de Frère Marie.

vôtres. Tâchez de trouver un moment bien que l'on soit plus occupé pendant les vacances que le reste du temps, surtout quand on est à la campagne.

Je vous embrasse bien affectueusement ainsi que votre nombreuse famille, en particulier votre gentil filleul ; Poupette se joint à moi. Mes respects à Mme Lacoïn et les meilleurs souvenirs de maman.

Votre inséparable

Simone

Depuis le temps que je vous écris, je ne sais pas encore exactement votre adresse ; vous seriez bien gentille de me l'envoyer.

## LETTRE 9

[*Meyrignac, août 1921*]

Ma chère Zaza,

Votre paresseuse amie vient enfin répondre à votre lettre ; il n'est que temps car nous quittons dans quelques heures Meyrignac pour nous rendre jusqu'au 25 à La Grillère et ce n'est pas là que je vous aurais répondu bien que votre lettre m'ait fait grand plaisir. Il fait toujours une chaleur épouvantable ; heureusement qu'ici nous avons une source qui ne tarit pas ; à Uzerche et dans les hameaux qui nous entourent, on n'a pas le même bonheur.

Je ne travaille pas beaucoup ; je débrouille quelques exercices mais quant à faire de la vélocité ou quelques nuances sur ce piano, il n'y faut pas songer ; je fais quelques compositions françaises et un peu d'écriture ; je vous le dis car vous ne vous en apercevriez pas en lisant cette lettre. Nous avons fait quelques jolies promenades mais il fait si chaud que nous ne sortons pas beaucoup du parc. Nous jouons un peu au croquet arrivé dernièrement, bien que le terrain soit aussi mauvais que possible ; papa se joint parfois à nous mais maman a horreur de ce jeu. Je travaille un peu à l'aiguille mais pas avec beaucoup d'ardeur ; je préfère lire ; je viens de finir *David Copperfield*<sup>1</sup> que

1. Roman de Charles Dickens (1849).

je trouve assez intéressant mais très long. J'ai lu aussi *La Mare au diable*<sup>1</sup>, les *Récits de la plaine et de la montagne* de Bazin ; je connais *Alberte*<sup>2</sup> et je suis comme vous, je trouve ce livre assomant ; quant à *L'Allumeur de réverbères*<sup>3</sup>, je n'ai jamais pu lire la seconde moitié. Pour l'anglais, je me suis contentée de lire un livre charmant ; j'en ai deux autres apportés de Paris, mais je ne le travaille que de cette manière d'ailleurs amusante.

Il y a du va-et-vient dans la maison ce matin, car il faut emporter bien des choses et que faire les malles est une grande affaire.

Je vous envoie ma nouvelle adresse si vous voulez m'y écrire :

La Grillère

Par Saint-Germain-les-Belles

Haute-Vienne

Mais le 25 je serai de retour ici. Henriette me charge de baisers pour Lonlon et moi, je vous embrasse bien affectueusement

Simone

Mes respects à Mme Lacoïn ainsi que les meilleurs souvenirs de Maman.

#### LETTRE 10

[Gagnepan] Mardi 23 août 1921

Ma chère Simone,

Vous ne vous figurez pas d'où je vous écris. Je vous écris d'une mesure en terre qui comprend deux pièces et qui ne possède aucun meuble ; je suis assise sur une botte d'herbe sèche et ma table consiste en une chaise à trois pieds que j'ai renversée et sur laquelle j'ai posé une planche vermoulue. L'édifice est branlant et menace de tomber au premier mouvement que je me permettrai. Cette bicoque était habitée par une vieille femme qui est

1. Roman de George Sand (1846).

2. Sans doute *Alberte* de Zénaïde Fleuriot (1881).

3. Roman de Maria Susanna Cummings, paru aux États-Unis en 1854.

morte et maman l'a achetée pour ne pas avoir de voisins inconnus. Après ces grandes chaleurs, la pluie est venue mais voilà huit jours qu'elle tombe presque sans s'arrêter sauf dimanche où nous n'avons pas reçu une goutte. Les gens se désolent car le black-rot<sup>1</sup> a pris les vignes et que plus des 2/3 de la récolte sont perdus en certains endroits. Comme presque toutes les terres sont plantées de vignes, c'est une désolation dans le pays ; il y a des endroits de la propriété où l'on ne vendangera pas. Dimanche nous faisons un pique-nique à Cazères-sur-l'Adour. Nous avons déjeuné au bord de l'eau et vers 5 heures nous nous sommes baignés. Vous avez déjà fait des compositions ? je n'en ai pas commencé une et je n'ai aucune envie de m'y mettre.

Je suis à Gagnepan et nous n'avons pas de piano de sorte que je ne fais plus qu'une demi-heure d'allemand par jour. Je lis avec grand plaisir les lettres de Louis Veuillot<sup>2</sup> ; quel français merveilleux. Nos cousins du Moulin<sup>3</sup> devaient arriver ce matin à Aire, mais ils ont semé Lélette et Xavier chez une tante et nous ne les verrons que dans 3 ou 4 jours. Je vois souvent Bernadette de Renty ; sa famille est venue passer les vacances à Aire et nous voisinons énormément. Au revoir ma chère Simone. Je m'amuse bien mais je m'amuserais bien mieux si vous étiez ici, je vous embrasse ainsi que miss Poupette.

Zaza

Mes respects et le meilleur souvenir de maman pour votre mère.

J'ai reçu votre lettre avec grand plaisir et je vous en remercie beaucoup.

Jeudi 25

J'ai oublié ma lettre dans mon buvard, je vous l'envoie avec toutes mes excuses.

1. Le *black rot* ou pourriture maculée est une maladie de la vigne apparue dans l'Hérault à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, originaire d'Amérique du Nord.

2. Louis Veuillot (1813-1883), polémiste catholique, partisan de l'infaillibilité pontificale, défenseur de l'enseignement privé.

3. La famille du Moulin de Labarthète, apparentée aux Lacoïn, comprenait entre autres Marie-Madeleine (Lélette), Xavier (séminariste) et Ginette, amie de Germaine Lacoïn.



LETTRE 11

[Meyrignac, septembre 1921]

Ma chère Zaza,

J'ai reçu hier votre lettre ; je voulais justement vous écrire ces jours-ci, mais vos excuses sont bien inutiles ; c'était plutôt à moi de les faire qu'à vous puisque je n'avais pas répondu à votre lettre précédente.

Papa nous a quittées dimanche dernier ; nous irons le retrouver vers la fin de la semaine prochaine ; pour l'instant nous sommes à Meyrignac, où nous continuons à passer d'agréables journées avec un beau temps. Nous avons fait l'autre jour une ravissante promenade à Espartignac, un petit village situé à 8 km. d'ici ; nous avons pris pour y aller un petit chemin de fer qui suit un chemin charmant et nous sommes revenues à pied par une route ravissante qui suit la Vézère ; nous comptons faire encore quelques promenades de ce genre avant notre départ.

Il y aura dimanche une grande fête à Uzerche ; des affiches multicolores annoncent mille attractions : courses aux ânes, en sacs, etc. etc. Nous avons décidé maman à nous y mener car nous n'avons jamais vu de fête à Uzerche.

J'ai terminé *Quentin Durward* qui est intéressant mais un peu long à mon avis ; je ne lis d'ailleurs pas beaucoup ces temps-ci et je laisse tout travail de côté ; j'aurai bien le temps à Paris. Notre cousine est toujours avec nous ainsi que son petit frère qui fait notre joie par les histoires qu'il nous raconte.

Je vois que vous ne vous ennuyez pas non plus. Combien de temps comptez-vous rester à la campagne ?

Je vous embrasse bien affectueusement. Henriette envoie ses meilleurs baisers à Lonlon.

Votre amie

Simone

## LETTRE 12

[Paris, avril 1922]

Ma chère Zaza,

Je viens vous remercier du paquet imposant de cartes postales que vous m'avez envoyées ; c'est presque un colis postal ! Vous les avez choisies on ne peut mieux car elles me donnent bien une idée des merveilles que vous contemplez<sup>1</sup> ; je vous suis surtout reconnaissante des explications et des détails qui les accompagnaient car vous ne devez pas avoir beaucoup de temps, ni de goût pour écrire. Par exemple je n'ai pas reçu la fleur que vous avez jointe à vos cartes ; l'enveloppe s'était un peu déchirée et je suppose que le fruit de votre vol a passé par là ! « Bien mal acquis ne profite jamais. » L'intention reste la même et vous êtes bien gentille de penser ainsi à moi, je pense aussi beaucoup à vous et je vous suis par la pensée dans votre voyage ; je serai bien heureuse d'en entendre le récit à votre retour.

J'espère que le temps de l'Italie ne ressemble pas à celui de Paris ; vous auriez bien dû nous envoyer un peu de soleil car nous en manquons tout à fait. Je prépare sans beaucoup d'ardeur ma composition de verbes irréguliers ; vous ne pouviez vraiment pas choisir de meilleur moment pour vous en aller ; Marie-Rose Watin ne penserait pas de même car elle m'a écrit qu'elle étudiait ses verbes de son mieux. Nous n'avons pas fait grand-chose pendant les vacances de Pâques ; hier nous avons visité le trésor de Notre-Dame que je ne connaissais pas ; la pluie nous a empêchées de sortir beaucoup.

Votre italien vous sert-il beaucoup ? Comprenez-vous ce qu'on dit autour de vous ?

Il me tarde beaucoup de vous revoir mais je ne souhaite pourtant pas que vous rentriez bientôt ; vous me maudiriez de tout votre cœur. Je fais au contraire des vœux pour que vous restiez le plus longtemps possible dans le pays enchanteur où vous êtes,

1. Zaza voyageait en Italie. Seules subsistent deux de ces cartes postales.

que vous en jouissiez pleinement et que votre voyage se termine aussi bien qu'il a commencé.

Je crois que vous ne me donneriez pas le premier prix d'écriture ; ne perdez surtout pas trop de temps à déchiffrer ce grimoire. Je vous embrasse bien affectueusement. Mes respects à votre mère.

Simone

Votre encre et votre pâte à polycopier font merveille<sup>1</sup> ; Poupette vous en remercie avec une sincère reconnaissance.

### LETTRE 13

[Biarritz] Jeudi 27 juillet [1922]

Ma chère Simone,

Je compte sur la grande indulgence que vous pratiquez à mon endroit pour voir pardonnée la honteuse paresse qui m'a empêchée de vous écrire. Comme vous le supposiez, je n'ai pas une minute pour écrire ou pour travailler, j'avais emporté Bornecque<sup>2</sup>, je ne l'ai pas beaucoup usé, il sommeille pacifiquement dans un tiroir que je n'ouvre jamais. Nous sommes à Biarritz depuis deux jours, Marie-Thérèse<sup>3</sup> et moi. Le temps est superbe et la mer a des teintes ravissantes qui peuvent lutter avec celles de l'Adriatique. Je sors de mon troisième bain et j'ai l'air d'une noyée ; pour ajouter à mes avantages j'ai un nez délicieusement cramoyisé, il a pris un coup de soleil merveilleux. J'ai reçu hier votre lettre et je me réjouis de vous savoir hors de Paris. Quant à Meyrignac, je n'ose pas l'espérer car maman veut que je passe mes vacances un peu chez bonne maman<sup>4</sup> et que mon séjour à Biarritz m'en éloigne pour huit jours.

1. Allusion à *L'Écho du cours Desir*, petit journal dont s'occupait Poupette.

2. Manuel scolaire de latin.

3. Sœur aînée de Zaza (surnommée Zon) née en 1903.

4. Bonne maman, sa grand-mère paternelle, possède une propriété près de Dax, Haubardin, tandis que Gagnepan, près d'Aire-sur-l'Adour, appartient à sa grand-mère maternelle, Mme Lafabrie, dite Anmé.

Vendredi

Ma lettre a été interrompue hier par le départ pour le pique-nique que nous faisons à Hendaye. Nous avons eu très beau temps. Je ne connaissais pas Hendaye ; on y a une vue ravissante sur Fontarabie et les environs ; j'ai salué « les jumeaux » qui se dessinaient très nettement sur une mer d'un bleu changeant, noir à certains endroits et presque blanc à d'autres. Je voudrais bien vous avoir à Biarritz, il n'y a rien de si beau que la mer à la côte des Basques ou à la Chambre d'amour. Je suis ravie que vous ayez lu le premier volume des *Koumiassine*<sup>1</sup> et que vous l'ayez trouvé joli ; je n'ai pas encore pu avoir le second malgré mon désir de le lire.

Nous allons aller à la plage et si je ne termine pas ma lettre, elle risque d'attendre longtemps, combien je voudrais aller bien vite vous voir, vous le savez, mais ne nous berçons pas d'un trop vain espoir, je n'ose plus y penser malgré le grand plaisir que me causerait ce séjour auprès de vous, je vous embrasse très affectueusement, mes respects à Mme de Beauvoir et une petite révérence à Poupette.

Votre inséparable et triste séparée

Zaza

#### LETTRE 14

[Meyrignac] *Dimanche 30 juillet [1922]*

Ma chère Zaza,

Merci beaucoup de votre longue et gentille lettre qui vous aurait fait pardonner votre paresse s'il y avait eu à la pardonner. Je suis heureuse de savoir que vous passez d'excellentes vacances, ce dont je ne doutais pas d'ailleurs.

1. *Les Koumiassine*, roman de Henry Gréville (pseudonyme d'Alice Durand-Fleury, 1842-1902), paru en 1877.

Nous sommes arrivés ici le 27 au matin et avons bien profité des premiers jours de nos vacances, nous ferons de même avec les autres ; le temps a été superbe, la seule matinée du lundi a été pluvieuse. Nous faisons de grandes promenades dans les environs et des parties de croquet et de raquette ; hier nous avons passé notre après-midi à dévaliser un cerisier ; voilà une chose impossible à Paris ! à moins que nous n'en plantions un sur notre balcon du cinquième étage. Mais souvent, le soleil est trop ardent, nous restons assises sous le grand catalpa du parc, lisant ou écrivant comme je fais en ce moment ; cela ne m'a pas empêchée d'attraper un coup de soleil sur le nez : par esprit d'imitation, prétend maman. Je proteste ; malgré mon amitié pour vous, je me serais bien passée de ce point de ressemblance.

J'ai fini le second volume des *Koumiassine* ; il est plutôt moins joli que le premier mais m'a beaucoup plu pourtant ; je lis en ce moment *Siècle* de René Bazin, des descriptions italiennes fort jolies et intéressantes mais écrites dans un style un peu uniforme ; si vous aimez René Bazin, cela vous plaira certainement ; je vais lire aussi *Marie-Louise et le duc de Reichstadt*<sup>1</sup>. Je ne travaille pas du tout moi non plus ; j'ai seulement fait une version latine le matin où il pleuvait, encore était-elle très courte et facile : à part cela, je n'ai pas ouvert un livre ni un cahier. J'ai reçu une lettre de cette chère Marie-Rose Watin mais je n'ai pas encore écrit à Marie-Louise ; voilà son adresse :

Château de Donjeux, Haute-Marne.

Quant à l'adresse d'Anne, j'avais oublié de la lui demander et je comptais que vous me l'enverriez ; peut-être pourriez-vous lui écrire au cours et lui ferait-on parvenir votre lettre.

Nous sommes seuls à Meyrignac en ce moment mais notre tante et notre cousine Jeanne vont arriver d'un jour à l'autre, sans doute dans le courant de la semaine.

Je joins à ma lettre quelques cartes postales d'Uzerche ; il faut que vous voyiez ce joli pays au moins par une photographie, mais cela ne vous en donnera qu'une mince idée.

Je vous embrasse bien affectueusement.

Simone

1. Ouvrage d'Arthur-Léon Imbert de Saint-Amand (1886).

## LETTRE 15

Haubardin, 5 août 1922

Ma chère Simone,

Vous avez été bien gentille de répondre si vite à ma lettre, je vous en remercie beaucoup. Les cartes d'Uzerche sont ravissantes, je ne soupçonnais pas votre coin si joli et si pittoresque. C'est une excellente idée que de me faire voir ainsi le Limousin qu'hélas je ne peux voir autrement, du moins cette année. Je vous envoie aussi deux vues qui vous donneront une idée des Landes.

Papa est arrivé de Paris ou plutôt de Strasbourg ce matin. Malheureusement il a pris froid en route, il est arrivé avec la fièvre pour se mettre au lit. J'espère que cela va passer très vite et qu'il pourra jouir de ses trop courtes vacances. Je suis revenue mardi de Biarritz, ne rapportant pas plus d'envie de travailler qu'auparavant ; je ne fais rien, je lis, je m'amuse, je monte à cheval, à bicyclette, je prépare vaguement un ouvrage pour le 15 août et pour tout travail, je lis une demi-heure par jour un petit roman allemand, pas trop ennuyeux : *Die zwei Brüder*<sup>1</sup>. On est en train de faire un tennis ici ; une équipe de quatre ouvriers y travaille chaque jour, on abat des arbres, on fait sauter des souches, le travail est assez pénible à cause de la sécheresse et il ne sera pas terminé avant notre départ. Nos cousins qui nous succèdent ici le 17 août en jouiront. Maman aussi est revenue ce matin avec Zon, Bernard<sup>2</sup> et Germaine. Ils étaient depuis deux jours à Linxe près de Laluque, en plein Marensin. C'est une propriété délicieuse où maman passait ses vacances lorsqu'elle avait notre âge. De Linxe ils sont allés à l'étang de Léon dont je vous envoie la photographie. Ils se sont promenés sur l'eau en barque et nous ont rapporté beaucoup de nénuphars splendides qui couvrent cet étang d'un délicieux tapis blanc. Grand-mère qui depuis huit jours était ici nous a

1. *Die zwei Brüder* (Les deux frères) peut être soit le conte des frères Grimm (1819), soit une œuvre du chanoine Christoph von Schmidt (1768-1854) parue en 1839.

2. Bernard, frère cadet de Zaza, né en 1911.

quittés hier. Elle va à Gagnepan préparer tout pour nous recevoir ; nous allons l'y retrouver le 13 ou le 14. Pierre est parti il y a 15 jours en Allemagne avec le « préfet de discipline » !!! de son collègue qui a pour lui une grande affection (avouez que c'est bien trouvé). Il est à Düsseldorf dans une pension de famille parfaitement bien sous tous rapports. Le logement et la nourriture coûtent 200 marks par jour c'est-à-dire 3 fr. 80, ce n'est pas ruineux. Il a fait un très joli voyage pour aller jusqu'à Düsseldorf. Il a vu Reims, Verdun, etc.

Au revoir ma chère Simone, je vous remercie pour l'adresse de Marie-Louise. Quand [*sic*] à celle d'Anne, si je lui écris, j'adresserai ma lettre au cours. Je vous embrasse très affectueusement ainsi que miss Poupe, mes respects à Madame votre mère.

Zaza

[Ajout de la main de la mère d'Élisabeth Lacoïn :]

Voici la photographie de l'étang de Léon ; il est ravissant et très fréquenté par les chasseurs qui y poursuivent le canard sauvage et la poule d'eau.

J'ajoute mille bons souvenirs pour Mme de Beauvoir.

M[*arguerite*] L.<sup>1</sup>

## LETTRE 16

[*Meyrignac, début août 1922*]

Ma chère Zaza,

Je vous remercie bien de votre longue lettre et de vos deux ravissantes cartes ; je ne croyais pas les Landes si jolies ! J'ai surtout beaucoup aimé le berger landais et ses moutons. Quel dommage qu'il n'y ait pas semblable collection en Limousin, j'aurais pris plaisir à vous envoyer des vues de la campagne mais

1. Marguerite Lafabrie Lacoïn est la mère de Zaza (1874-1952).

ici, les cartes ne sont que sur les villes et leurs curiosités. J'aurais surtout voulu vous montrer un coin merveilleux que nous avons admiré jeudi dernier au cours d'une longue promenade : une pente abrupte couverte de bruyères, en face une colline à pic, tout à fait inaccessible, couverte de chênes ; au milieu des deux tout au fond, un ruisseau resserré dont le lit était rempli d'énormes rochers. C'était sauvage et splendide. Je n'avais rien vu d'aussi beau dans notre province.

Heureusement, notre cousine Jeanne a acheté un Kodak ; elle va sans doute venir cette semaine et si elle fait quelques bonnes photos, je vous les donnerai. Je ne désespère pas encore, du reste, de vous faire contempler tous ces sites autrement. Je le désire tellement, maman aussi, qu'il faudra bien que cela s'arrange. Je m'empresse de vous répondre car je veux que vous receviez cette lettre à Haubardin ; je ne me souviens qu'à moitié de votre adresse à Gagnepan ; vous seriez bien gentille de me l'envoyer.

Nous continuons à passer d'excellentes vacances ; nous avons installé un spirobole au milieu de la pelouse et nous en faisons de grandes parties ; nous allons sans doute partir bientôt à La Grillère ; tout ce que je souhaite c'est que ce ne soit pas cette semaine car il y a du 13 au 16 de grandes fêtes que je ne veux pas manquer, et surtout Jeanne et son petit frère vont arriver vers le 12 ; nous voudrions bien les voir.

La maison est transformée en un hôpital ; papa a eu des fièvres et n'est pas tout à fait remis ; maman a une forte grippe qui la fatigue beaucoup et grand-père une bronchite qu'il persiste à soigner comme un peu de grippe ; le médecin est ici en ce moment ; espérons qu'il voudra l'écouter. Je n'ai ressenti l'atteinte d'aucune de ces maladies et je continue à me porter comme le Pont-Neuf : la mauvaise herbe pousse toujours.

J'ai lu *Marie-Louise et le duc de Reichstadt* ; ce livre m'a beaucoup intéressée, la deuxième partie surtout. L'auteur fait aimer Napoléon II autant qu'il fait détester sa mère. Je lis un peu d'anglais et je travaille vaguement à un ouvrage<sup>1</sup> qui, au train où je vais, ne sera jamais fini ; cela me va mieux de prendre de l'exercice, ce que nous faisons du matin au soir, nous rapportons de nos promenades de superbes cèpes et parfois des rouges qui font la joie de grand-père.

1. De couture...



Henriette correspond avec Anne-Marie Galtier ; celle-ci est très forte en graphologie et a analysé le caractère de ma chère sœur ; elle lui a trouvé l'amour du faste et des grandeurs mais de l'intégrité et de l'honnêteté ; je lui ai aussitôt envoyé un spécimen de mon écriture ; je ne sais quels défauts elle me trouvera.

Je vous envoie ma chère Zaza mes meilleurs baisers ; mes respects à Mme Lacoïn.

Simone

#### LETTRE 17

[*Gagnepan*] *Vendredi 11 août [1922]*

Ma chère Simone,

Excusez l'affreux papier que je prends pour vous écrire et laissez-moi vous dire combien votre lettre m'a fait plaisir, combien aussi vos cartes m'ont intéressée ; quelle jolie ville qu'Uzerche ! N'est-ce pas que cette collection Yvon est fine ; elle comprend des quantités de vues, toutes bien choisies. Je voudrais vous envoyer des vues de Dax, mais cette collection n'en contient pas et quant aux photographies ordinaires, elles sont aussi bêtes que possible : l'établissement de bains, la gare, la poste, etc. Comme vous le pensiez, nous partons très vite d'ici, les uns dimanche, les autres lundi, le temps passe avec une vitesse foudroyante. Marie-Thérèse, Pierre et moi sommes inscrits pour le pèlerinage national<sup>1</sup> à l'hôpital des « Sept Douleurs ». Je vais avoir l'honneur du 18 au 23 de servir au réfectoire ou de récurer les casseroles et les assiettes, gare la casse ! Je ne serai prise qu'aux heures des repas ou de la vaisselle car je n'ai pas l'âge d'être infirmière et je pourrai assister aux magnifiques cérémonies du pèlerinage. Marie-Thérèse non plus n'a pas l'âge d'être garde-malade mais grand-mère qui nous accompagnera sera dans les dortoirs. Quant à Pierre il sera brancardier. Papa est encore souffrant et Marie-Thérèse commence un peu de

1. Il s'agit du pèlerinage de Lourdes.

grippe ; par esprit d'imitation sans doute, je me porte comme vous et comme le Pont-Neuf. (C'est par ses beaux côtés qu'il lui faut ressembler (s'il y en a) et ce n'est pas la prendre pour modèle que d'attraper comme elle un coup de soleil sur le nez.)

Vous m'enverrez je vous prie le portrait qu'Anne-Marie va faire de vous, cela m'intéresse beaucoup.

Au revoir ma chère Simone, dites à la petite personne qui a l'amour des grandeurs que je lui fais trois magnifiques révérences, je vous embrasse de tout mon cœur, mes respects à Mme de Beauvoir.

## LETTRE 18

[Gagnepan] Samedi 26 août 1922

Ma chère Simone,

Voilà qu'enfin je réponds à votre lettre si intéressante car je ne puis vraiment qualifier de réponse le petit bout de carte que je vous ai envoyé de Lourdes au galop. Quelles jolies cartes vous avez glissées dans votre lettre. C'est encore le sentier bordant la Dordogne que je préfère ; l'autre carte est ravissante aussi mais elle est plus théâtrale, un peu comme celle de l'étang d'Hossegor que je vous envoie aujourd'hui. Nous sommes revenus mardi soir de Lourdes, enchantés de notre pèlerinage ; il y a eu des cérémonies magnifiques et de nombreux miracles. Grand-mère a eu dans sa salle une guérison. La miraculée était une petite jeune fille tuberculeuse envoyée par Villepinte<sup>1</sup>. Je suis très fière de vous dire que je n'ai pas cassé une seule assiette. Vous allez peut-être croire que si je n'en ai pas cassé, c'est que j'en ai bien peu lavé ; détrompez-vous, j'en ai essuyé des tas et j'en ai lavé quelques-unes ; il faut dire qu'à Lourdes tout est miraculeux. Je proteste aussi contre votre portrait fait par Anne-Marie ; je barre ambition, amour du faste, coquetterie, je laisse un peu de réserve, un peu de soumission de l'esprit aux doctrines et aux usages, j'ajoute beaucoup de cœur et un

1. Où il y avait alors un célèbre sanatorium.

aveuglement sans pareil et très indulgent sur vos amies ; après ça le portrait est un peu plus ressemblant, sans être encore très exact. Je n'ai pas vu Marie-Louise mais je lui ai envoyé une carte de Lourdes. J'ai eu une lettre d'Anne qui va bien mais ne me donne pas beaucoup de détails sur ses occupations ; voici son adresse : chez Mme Bichard, 37 rue Émile Zola, Brest, Manche (je crois mais vérifiez le département)

[*De la main de Simone de Beauvoir :*] Oh !!! Finistère !

Nos cousins du Moulin viennent d'arriver et la vie échevelée va recommencer ; c'est encore celle que j'aime le mieux car elle ne vous laisse pas le temps de vous repentir de votre paresse. Nous avons été hier à la foire de Barcelone-du-Gers. Vous croyez peut-être que nous y allions en simples curieux, vous n'y êtes pas. Nous allions y faire un achat de haute importance, devinez : un cochon (sauf votre respect). Nous en avons eu un tout petit pour 85 fr. ; il est tout rose avec une truffe noire, il est fripon comme pas un, en un mot il est à croquer, ce qui viendra hélas lorsqu'il sera plus grand et plus gras. Après avoir fait cette acquisition magnifique, nous avons déambulé à travers la foire ; nous avons marchandé des ânes, des chevaux, des bœufs, des chemises d'homme, des bracelets et des bagues pour le plaisir de faire enrager les marchands en leur disant : « c'est trop cher » ou encore « c'est de la camelote », « ce cheval est une ross [*sic*] ». La cité d'Aire-sur-l'Adour va retrouver ces jours-ci les splendeurs qu'elle possédait sous Alaric mais dont elle n'a pas conservé grand-chose. C'est donc dans notre ville que les Félibres<sup>1</sup> vont venir passer trois jours cette année pour célébrer la langue gasconne. Sérieusement parlant, il va y avoir de très belles fêtes. La reine des Félibres : « Philadelphie de Gerbes » passera trois jours à Aire. Les jeunes filles de la ville en costume gascon et landais iront à la gare accueillir la « Cour d'Amour ». Je ne sais pas encore si nous serons assez landaises

1. Le Félibrige (en occitan : *lou Felibrige* selon la norme mistralienne ou *lo Felibritge* selon la norme classique) est une association qui œuvre dans un but de sauvegarde et de promotion de la langue, de la culture et de tout ce qui constitue l'identité des pays de langue d'oc. Tous les sept ans, jusqu'à aujourd'hui, elle organise des joutes littéraires sous le nom de *Grand Jo flourau setenàri*. Le grand lauréat est nommé maître en Gai-Savoir (*Mèstre en Gai-Sabé*) et choisit la reine du Félibrige pour les sept ans à venir.

pour braver le ridicule et nous rendre à la guerre [*sic*] en travestis. On jouera des pièces patoises, il y aura des discours en landais et des poèmes seront récités et couronnés peut-être. Grand banquet auquel on devra obligatoirement parler gascon. L'ombre au tableau c'est que Philadelphie, la présidente de la Cour d'Amour, a bien 50 ans. Cela n'en sera peut-être que plus drôle. J'entends en ce moment les appels désespérés de Lonlon. Le cochon vient de s'échapper et elle demande de l'aide. Cette pauvre bête aura une existence mouvementée. Hier, pour la ramener à la maison, nous avons eu bien du mal. On l'a enfermée dans un sac que l'on a mis dans la voiture, sous les banquettes. L'animal s'est débattu vigoureusement et s'est jeté sur les pieds de ma tante Marguerite du Moulin qui a horreur de ces bêtes et qui s'est mise à pousser des cris d'effroi, le cochon hurlait toujours et Ginette piaillait de joie, on se serait cru au conservatoire. Je pars très vite pour Aire où je vais chercher en voiture une tripotée de gosses de cinq à dix ans qui viennent passer ici l'après-midi. Je suis donc obligée de vous quitter ; je ne le fais pas sans vous embrasser affectueusement et je vous dis encore mille fois merci pour votre bonne lettre.

Zaza

Bien des choses à Poupette et mes respects à Mme de Beauvoir.

#### LETTRE 19

[*La Grillère*] Lundi 28 [août 1922]

Ma chère Zaza,

Que vous êtes gentille de m'envoyer ainsi une carte de Lourdes, de la faire suivre par une longue lettre ! l'une me fait patienter, l'autre me donne les détails que vos nombreuses occupations ne vous avaient pas permis de m'écrire tout de suite.

Comme ce pèlerinage de Lourdes doit être beau ! je comprends que vous en soyez enchantée. Je me demande si la gué-

riçon à laquelle a assisté votre grand-mère ne serait pas celle d'une amie de ma tante, guérison dont on a beaucoup parlé dans le pays. Je sais bien qu'il y a tant de miracles pendant ce pèlerinage ! (Ne croyez pas que je veuille faire allusion à votre adresse ! je m'incline devant elle ; elle ne m'étonne pas du reste : je vois bien que vous avez toutes les qualités...) Ne m'accusez pas d'aveuglement, vous n'en avez plus le droit après tout ce que vous m'avez dit... à moins que ce ne soit de l'ironie...

Vous m'avez bien fait rire avec l'histoire de votre charmant petit cochon. Comme Germaine doit attendre avec impatience le jour où elle pourra s'en régaler !

Nous sommes pour l'instant à La Grillère. Notre tante de Bisschop est venue nous chercher en voiture lundi dernier. Il y a vingt kilomètres entre la propriété de grand-père et la sienne ; c'est une très agréable promenade que nous recommencerons jeudi dans l'autre sens. Nous employons notre séjour le mieux possible : croquet, spirobole, tennis surtout, voilà nos principales occupations avec la cueillette des pommes, de belles pommes rouges dont je fais le fond de ma nourriture. Le temps malheureusement est souvent maussade et nous a empêchés parfois de sortir ; nous lisons beaucoup. J'ai commencé *Charles de Foucault* de René Bazin. Cela semble fort intéressant.

Avant de venir en Haute-Vienne, nous avons fait en Corrèze de ravissantes promenades. Nous avons été au Gourre Noir, c'est le nom qu'on donne aux gorges de la Vézère. Plus que jamais j'ai désiré vous avoir avec moi. La rivière, resserrée entre deux collines tombant absolument à pic, avait son lit encombré d'énormes rochers qui lui donnaient un aspect sauvage et grandiose. Nous l'avons suivie pendant quatre kilomètres. Mon Dieu ! qu'elle est capricieuse. Ce ne sont que des coudes, des détours, des tournants brusques ; à un endroit elle est comme je vous l'ai dit, sauvage, hérissée de rochers, à un autre, c'est un paisible et large cours d'eau arrosant des prés verts ; nous avons barboté dans son eau tiède à l'ébahissement des moutons et de leurs gardiens ; si nous pouvions tous les jours aller y prendre un bain, mais elle est trop loin et nous ne pouvons même pas nous rabattre sur la rivière qui court dans le parc, une rivière en miniature, étroite, peu profonde, pleine de vase. Ne vous moquez pas, car elle est bonne à quelque chose. Les écrevisses que nous y avons pêchées en sont une preuve, elles abondent.

Figurez-vous que je viens de gagner un superbe album rempli de cartes postales. J'ai de la chance. On avait ouvert dans l'*Écho de Paris* un concours de cartes postales et pour faire connaître Uzerche et lui faire de la réclame, j'en ai envoyé une sans aucun espoir. Mon amour pour le Limousin a été récompensé.

Je vous remercie beaucoup de l'adresse d'Anne ; je vais lui écrire un de ces jours ; quant à Marie-Louise, elle ne m'a pas encore répondu. J'ai eu le plaisir de voir que vous êtes aussi forte que moi en géographie. Brest dans la Manche vaut Biarritz en Gascogne. Donnons-nous la main, ma chère inséparable. Que diraient ces demoiselles qui ont tant peiné pour faire entrer dans notre cervelle rebelle quelques notions de géographie ? Ce n'est pas de la réclame pour le cours Desir (sans accent).

Je n'ai plus d'encre dans mon stylo : je m'arrête donc et j'emploie la dernière goutte qui me reste à vous embrasser bien affectueusement.

Simone

Mes respects à Mme Lacoïn.

#### LETTRE 20

[Gagnepan] Mercredi [Septembre 1922]

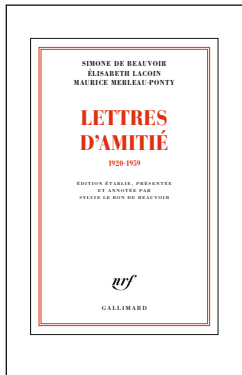
Ma chère Simone,

Tous les jours je prends la résolution de vous écrire et tous les soirs je suis désolée de ne l'avoir pas fait, enfin voilà la lettre commencée et commencée par de grandes excuses. Nous ne sommes pas une minute en place et nous avons tous les jours quelque chose : pique-nique, bain à l'Adour, excursion, surprise-partie, visites, courses de vaches, marchés, répétitions d'une comédie que nous devons jouer cette semaine, etc. Avant-hier nous avons été aux courses de vaches. C'étaient mes premières courses landaises mais je n'ai été emmotionnée [*sic*] qu'à la première vache ; il n'y a eu d'ailleurs aucun homme tué et il n'y a pas eu de blessures graves. Il y avait deux vaches noires

SIMONE DE BEAUVOIR  
ÉLISABETH LACOIN  
MAURICE MERLEAU-PONTY

Lettres d'amitié  
1920-1959

Comment quitter l'enfance et décider de son destin au lendemain de la guerre de 1914-1918 ? Simone de Beauvoir a la chance de ne pas affronter seule les choix cruciaux de l'adolescence. Sa grande amie de cœur Élisabeth Lacoïn, dite « Zaza », et son condisciple préféré à la Sorbonne, Maurice Merleau-Ponty, partagent les tourments philosophiques et sentimentaux de sa jeunesse. Alors qu'elle-même va s'engager avec Sartre, entre Zaza et Maurice se tisse un lien amoureux. Ce sont les vivantes conversations de ce trio que leurs lettres prolongent. Pour cette génération des années 20, la situation diffère radicalement selon le sexe : les deux jeunes filles se heurtent aux barreaux dressés par leur milieu bourgeois et leur époque, barreaux inexistant pour le jeune homme, qui jouit sans effort de la liberté. Simone gagnera son combat, Zaza s'y brisera, elle mourra prématurément à vingt et un ans. La conviction féministe de la future autrice du *Deuxième sexe* s'ancre dans ce drame. Merleau-Ponty et Simone se retrouveront pour la création de la revue existentialiste *Les Temps modernes*, en 1945. De 1920 à 1959, ces lettres croisées inédites, au ton retenu mais intense, nous ouvrent l'intimité de trois individualités d'exception.



**Lettres d'amitié  
1920-1959**

**Simone de Beauvoir  
Élisabeth Lacoïn  
Maurice Merleau-Ponty**

Cette édition électronique du livre  
*Lettres d'amitié (1920-1959)*  
de Simone de Beauvoir, Élisabeth Lacoïn et Maurice Merleau-Ponty  
a été réalisée le 16 septembre 2022 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072990441 - Numéro d'édition : 542453).  
Code Sodis : U45906 - ISBN : 9782072990458.  
Numéro d'édition : 542454.